

Comment devenir étranger ?

Par Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Actuellement, il est beaucoup question de traduire la parole des gens. Ce qui me semble intéressant dans le cinéma de Jean Rouch est que la question devient plutôt « apprendre une autre langue ». Ou même, dans les mots de Gilles Deleuze, « être dans sa propre langue comme un étranger ».



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, « Comment devenir étranger ? », CFS asbl, 2016
URL : http://ep.cfsasbl.be/sites/cfsasbl.be/ep/site/IMG/pdf/analyse2016_comment_devenir_etrange.pdf

Avec le soutien de :



Comment devenir étranger ?

Par Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Actuellement il est beaucoup question de traduire la parole des gens. Ce qui me semble intéressant dans le cinéma de Jean Rouch est que la question devient plutôt apprendre une autre langue. Ou même, suivant le mot de Gilles Deleuze « être dans sa propre langue comme un étranger ».

Comprendre son monde

Une fois que le savoir totalisant est marginalisé¹, lorsque le regard de la caméra est un point de vue situé dans l'action et non le regard omniscient de Dieu, lorsque la voix off n'est pas *La voix* (de la conscience ou de la raison), alors, on ne peut plus poser une grille et séparer simplement le vrai du faux, le savoir de la croyance, la technique de la superstition... Bref tous ces concepts qui structurent le savoir occidental sont eux aussi situés, historiquement et géographiquement. Du coup, si on les déplace, il est possible de regarder des manières de penser le monde qui impliquent d'autres concepts.

Dans *Chasse au lion à l'arc* (1967), au cours d'une séquence qui dure un peu plus de 15 minutes, Rouch suit, étape par étape, la préparation des arcs et des flèches pour la chasse au lion chez les Gao. On voit les chasseurs Gao choisir une branche adéquate pour un arc, donner une forme propice à cette branche sur des piquets enfoncés dans la terre, on suit une expédition qui va chercher les baies dont on extrait un poison, un forgeron forge les pointes des flèches en fer pour 5 francs cfa chacune, Tairu, le chef des chasseurs, fabrique le poison *Naagi* par décoction dans une grande marmite... On voit aussi les chasseurs

présenter leur arc à la brousse, ou chanter une incantation lors de la fabrication du poison. On apprend en même temps que le poison doit être fabriqué en brousse, parce que c'est dans la brousse que se fabriquent les choses méchantes, et que c'est une femme particulièrement jalouse qui doit puiser l'eau pour faire bouillir le poison.

Cet inventaire semble un peu étrange, il serait tentant de séparer ce qui relève de la technique (forger la pointe en acier de la flèche, tordre le bois de l'arc), ce qui relève de l'économie (le prix de la flèche), ce qui relève de la *superstition* (présenter l'arc à la brousse, chanter les qualités du poison...).

C'est encore plus flagrant, à la fin de cette séquence : tout est prêt et soudain un vieux du village lit l'avenir dans les coquillages et dit : « Malheur ! Malheur ! La chasse sera mauvaise, le chemin que vous allez entreprendre sera mauvais ». On s'attend dans le commentaire à entendre un ton un peu moqueur, un bon mot, un reproche savant..., ou alors à voir dans l'image un cadrage un peu différent, un effet de montage... Bref, on s'attend à quelque chose qui disqualifie un peu l'intervention du voyant, qui nous mette un peu à distance de ce qu'il amène. Une sorte de petit coup de coude complice, un clin d'œil pour nous signifier que ceci est un peu *folklorique*. Or, il n'y a rien de cet ordre, cette intervention est traitée de la même manière que le reste du processus de fabrication, c'est un élément de plus. Du coup le film ne fabrique pas un *Nous* composé

¹ Cf. notre texte « Sans savoir globalisant », CFS
http://ep.cfsasbl.be/sites/cfsasbl.be/ep/site/IMG/pdf/analyse_2016_sans_savoir_englobant.pdf

de ceux qui savent que le geste du vieux est inefficace, opposé à un *Eux* qui croient...

Comment on pense avec ça ?

Outre le fait que, *mutatis mutandis*, la chasse sera par la suite effectivement mauvaise, comme le signifiait le vieux, on peut regarder de quoi il est question. D'abord regarder que cette société fonctionne d'une manière particulière, on ne peut comprendre qu'en partie ce qu'ils font. Il y a là une première barrière, elle ne rend pas la rencontre impossible, mais elle ne disparaîtra pas non plus. C'est une des qualités des films de Rouch, de nous montrer qu'on ne sait pas, que ce qu'on peut savoir a des limites. C'est une chose de le dire, mais à travers ce film on arrive à une connaissance plus adéquate des limites du savoir à partir duquel on regarde, à comprendre qu'il y a un hors champs de tout savoir. Non pas que toute compréhension soit impossible ou arbitraire, mais elle est partielle. Rouch ne traduit pas le fonctionnement de cette société, parce qu'on ne peut pas dire ce fonctionnement avec notre langue, il nous transmet des rudiments de leur langue, et il nous prévient que ce sont des rudiments. Pour savoir ce qu'ils font, il faudrait cultiver le mil, chasser les lions, parler leur langue, s'habiller à leur manière... Le savoir, la mémoire, ce sont des choses concrètes.

Ce qu'on peut par exemple comprendre, au regard des images, c'est que le vieux qui dit l'avenir a un effet immédiat sur des jeunes chasseurs très guerriers. Il leur parle de fragilité, de complexité et du coup leur permet d'aller vers d'autres dimensions de la chasse que la virilité et la force. Suite aux prophéties du vieux les jeunes chasseurs se mettent à jouer une musique qui « donne du courage », à entonner des chants. probablement à avoir aussi d'autres pensées.

Plus tard dans le film, lorsque la chasse s'avère mauvaise, les chasseurs ont recours à un deuxième devin. Celui-ci explique la cause du malheur, le film suit ses gestes et rapporte ses propos avec précision. Il explique tout ce à quoi la chasse au lion est reliée. Les gestes du devin, sa manière de tracer des lignes sur le sable pour regarder l'avenir sont eux aussi chargés de sens,

tout comme le fait même que l'avenir se lise sur le sable...

D'un point de vue utilitariste, il serait facile de juger que le résultat est hasardeux, que le lien de cause à effet est faible. Mais ce dont il est question est un savoir sur la chasse, sur la brousse (qui s'oppose au village), sur le mal, parce que la chasse comporte du mauvais – on le verra plus tard lorsque les chasseurs tueront un tout jeune lion, par exemple². Il est aussi question d'un rapport entre les Gao qui sont des cultivateurs et les Peuls qui sont pasteurs et nomades. Car ce sont ces derniers qui appellent les chasseurs de lion lorsqu'un lion s'en prend aux animaux sains de leur troupeau. Il est question ici d'une efficacité beaucoup plus profonde que réussir à chasser un lion. C'est précisément parce qu'elle inclut tous ces éléments que la chasse au lion est efficace. L'ensemble de relations complexes entre les hommes, mais aussi entre les hommes et le monde dans lequel ils vivent, qui sont pensées par cette chasse au lion est impressionnant. C'est là où nous pouvons constater la pauvreté de l'utilitarisme qui réduit tout à un objectif énonçable. L'objectif n'est pas plus tuer un lion que s'allier avec les Peuls, il s'agit d'actualiser un mode d'être au monde.

Par ailleurs, si les chasseurs de lion, même avec leurs arcs et leur flèches, laissent de côté toutes ces *superstitions* qui font obstacles à la chasse, on devine très bien que le résultat serait l'extinction des lions dans la région.

Ce type de fonctionnement est aussi courant dans les sociétés occidentales, lorsqu'un expert quelconque raconte que « le Marché a peur », il est semblable au devin du film, il ne fait que proposer le récit des choses que notre société estime importantes. Comment cela joue sur le sacré ? Quel est le sacré ? Quelles sortes de sacrifices sont de nature à apaiser la divinité ? La flexibilité en sacrifice pour obtenir la croissance que l'on invoque. Les différences sont peut-être la pauvreté de ce rapport au sacré (la compréhension du monde des devins occidentaux est pitoyable) ou la violence destructrice de superstitions

² C'est un acte que les chasseurs jugent mauvais, mais auquel ils ne peuvent se dérober. Le geste est tellement mauvais que, d'après les chasseurs, il peut entraîner la mort d'un des enfants de celui qui tuera le jeune lion.

occidentales, pensées elles aussi en termes utilitaristes. Par ailleurs cette incapacité à penser en termes non utilitaristes implique l'impossibilité de devenir un peu étranger au pouvoir, l'incapacité à ne pas le comprendre tout à fait, et surtout à ne pas lui être transparent.

Un peuple à venir

Comment on pense avec ça ? Avec ce mythe, avec ce dispositif, avec ces conditions de vie. Quelle est la vérité qui les bouge ? Comment cette vérité est-elle fabriquée ? Chercher l'idée vraie de celui qu'on regarde. Comment il est affecté ? Quel savoir il produit sur ce qui l'affecte ? Ce sont ces questions qu'on retrouve dans les travaux de Jean Rouch.

1955

Dans *Les maîtres fous* (1955) on assiste à un rituel Hauka. Les esprits *Hauka* sont les « dieux nouveaux : les dieux de la ville, les dieux de la technique, les dieux de la force ». Un dimanche matin les membres de cette secte partent de la ville d'Accra, pour réaliser une cérémonie. Dans une concession situé à quelques heures de chemin de la ville ils entrent en transe, sont possédés par les esprits des colons. L'un est possédé par le gouverneur, l'autre par le conducteur de locomotive un troisième par la femme du médecin... Les yeux révulsés, écumant de salive, avec des gestes saccadés, ils miment le pouvoir colonial, exhalent l'emprise de ce pouvoir sur leur corps. C'est un des rares documents qui approche un peu, peut-être, ce qu'a été le colonialisme, et surtout ce que sera le néo-colonialisme. Ce n'est pas une illustration du colonialisme, c'est le fonctionnement du colonialisme tel qu'il est pensé par un groupe de *colonisés* ; pour penser le colonialisme il faut l'ensemble de cette cérémonie. Ce n'est pas une représentation, c'est le fonctionnement de la chose, c'est important parce que la représentation va changer avec l'avènement des États nationaux, mais les mécanismes de domination vont souvent se renforcer avec le néocolonialisme. Ce n'est pas du passé qu'il est question dans le film ni dans le rituel.

Cette cérémonie est d'une part une manière de se débarrasser du savoir universalisant des blancs et d'affirmer un autre monde. Tout en y intégrant des éléments du pouvoir des blancs qui permettent de le penser : la force brutale de leur technique, mais aussi la fascination qu'elle peut exercer, les personnages que fabrique leur mode vie. Des éléments qu'il s'agit de penser, puisqu'ils font désormais partie du quotidien de l'Afrique. Le rituel est une manière de réactualiser et inventer des filiations historiques, détruire les causalités des colons, construire les vérités d'une autre manière que les colons.

2016 ?

Dans les *Maîtres fous*, comme dans beaucoup d'autres films de Rouch, il est question de pratiques ancestrales confrontées au monde moderne. Mais ce n'est jamais de la nostalgie, il est toujours question de présent et du devenir de ces pratiques. Même lorsqu'elles disparaîtront.

Dans *La chasse au lion à l'arc*, les chasseurs racontent aux enfants Gao les histoires de leur chasse, leurs exploits, les animaux qu'ils ont réussi à chasser et ceux qui leur ont échappé. C'est sur ces mêmes images des enfants en train d'écouter les histoires de la chasse que la voix off commence par parler aux enfants africains au début du film, c'est à eux que s'adresse le film. Puis c'est à nouveau la voix off qui revient à la fin « –Les enfants cette histoire vous ne la connaîtrez sans doute jamais». En même temps il y a bien ces enfants, et ces histoires, la question est comment tout ceci pourra être réactualisé, même lorsque personne ne chassera plus le lion à l'arc. Dans *Tambours d'avant* (1971) qui montre un rituel de possession, la voix off nous indique que les enfants des écoles (que nous pouvons voir regroupés) sont venus voir leurs parents et leurs grands-parents. Là aussi la *modernité* avance. On pourrait penser à une sorte de nostalgie, au constat désabusé que ce monde, peut-être plus riche et infiniment moins destructeur que celui de l'Occident, va disparaître. L'avancée de la

modernité, imposée par la colonisation, continuée par le post-colonialisme, détruira inévitablement un mode de vie. Or cette conclusion serait un peu trop simpliste. Dans le rituel de *Mammy Water* (1953) comme dans celui des *Maîtres fous*, il est question de penser la modernité. Dans la fiction *Petit à petit*, des Africains tentés par la modernité occidentale vont peu à peu comprendre les limites, et passer à autre chose. Il ne s'agit pas de dire que c'était mieux avant, parce qu'on ne peut revenir en arrière. Le propos est différent, le monde est pensable dans d'autres termes que l'utilitarisme. Simplement l'utilitarisme n'est pas un dépassement, qu'on devrait se contenter d'aimer ou haïr. C'est une manière d'être au monde, que l'on peut comprendre et déplacer.

En Europe, la question est peut-être plus difficile parce que l'emprise de l'utilitarisme est plus importante. Même ceux qui le contestent ont du mal à s'en extraire. C'est assez significatif dans les manifestations par exemple, Elles sont peut-être des rituels, mais il est rare qu'elles soient autre chose que des simples marches avec, ici ou là, des mots d'ordre qui ne sont en général que les positions raisonnables à négocier. Souvent, ces mots d'ordre paraissent plus efficaces, demander des choses raisonnables de manière raisonnable, pourtant les mots d'ordre non négociables sont souvent beaucoup plus puissants.

En Argentine les Mères de la place de mai demandent toujours « qu'on leur rende vivants » les enfants disparus pendant la dictature. Tout le monde sait qu'ils sont morts, mais ce mot d'ordre non seulement non négociable, mais impossible, permet de continuer la lutte, de la développer, de la réinventer, parce qu'il est question des 30 000 disparus, de la place que ce manque continue à jouer.

Lorsque les Black Panthers adoptent comme slogan « Black is beautiful » ce n'est pas une revendication, ou un objectif. Mais ce slogan fonctionne parce qu'il permet aussi de réactualiser et réinventer leur lutte.

En Belgique, la seule concession accordée à l'utilitarisme est que depuis quelque temps les manifestations ont tendance à se vouloir festives, c'est à la mode. Chercher un caractère ludique à

toutes les activités reste parfaitement à l'intérieur d'un rapport utilitariste au monde : il s'agit simplement de permettre de faire des choses dont on ne cherche pas le sens. Les manifestations en Belgique ne ressemblent pas aux rituels Hauka, non pas parce qu'elles sont en dehors du rituel, mais parce que le pauvre et disciplinaire rituel utilitariste ne ressemble pas au rituel Hauka.

Or, à quoi ça rime de faire la fête lorsque, par exemple, les conditions de travail sont insupportables, que pour les supporter il faut la pharmacopée et les suppressions des droits sociaux en cas de chômage ? Comment peut-on dire dans un langage utilitariste ce que c'est qu'attendre toute la journée pour savoir si on va travailler quelques heures le lendemain ? Si on peut en parler de manière utilitariste, c'est que sur le fond on est d'accord, c'est que raisonnablement on pourrait s'entendre. Pourtant qu'y a-t-il de raisonnable dans le néolibéralisme ?

Non pas qu'on ne puisse être joyeux de manifester, ou que manifester empêche de tenir un discours construit. Il n'est pas possible de réaliser des rites Hauka à Bruxelles, justement parce que ces rites ne sont pas des recettes, ce ne sont pas des outils, ils appartiennent à un autre monde. Mais il est possible de faire des manifestations où il est question de souffrance au travail. Il est possible d'enjamber la frontière avec l'artistique et aller travailler les liens, la forme. Bref s'occuper de la domination concrète et non seulement de la représentation de cette domination. De ce que les travailleurs savent de cette souffrance, de penser ce dont il est question. De ne pas dialoguer avec des patrons, même lorsqu'ils disent que la croissance c'est le bien de tous, même lorsqu'ils sont de gauche, même lorsqu'ils promettent la larme à l'œil qu'ils ne veulent pas des choses telles qu'elles sont. Devenir étranger c'est un peu ça, devenir « étranger dans sa propre langue » pour ne plus très bien comprendre le discours des sorciers dominants, pour que les discours du pouvoir ne nous semblent pas familiers ou pire, normaux. Devenir étranger dans sa propre langue pour inventer un autre discours, dire les choses en cherchant les mots, pour être plus près de ce qu'on est en train de penser. Penser dans des pratiques.